

vécue véritablement, mais le fait même que la petite-bourgeoisie ait rejoint le prolétariat a permis la résurgence ou la naissance d'idéologies anarcho-syndicalistes de prise en main de l'usine, de tentative de gestion directe en dehors de tout plan d'offensive politique déterminé. Les quelques exemples de ces tentatives se situent dans des entreprises employant un personnel très qualifié n'appartenant pas au prolétariat traditionnel. Ces initiatives spontanées ne sont pas issues d'une stratégie en vue de la prise du pouvoir, mais sont simplement le produit concret d'un facteur nouveau : l'entrée dans la lutte des classes d'une fraction de la petite-bourgeoisie urbaine. De même dans le secteur tertiaire, on a vu naître toute une floraison de projets et de formes de gestion non directement politiques ou même contestataires, mais qui manifestaient une chose : l'homogénéité sociale relative de ceux qui les avaient élaborés et qui se trouvaient ainsi exprimer les intérêts d'une couche sociale qui commence à apparaître comme couche. Il est vrai que tout s'agite dans une révolution et qu'on ne saurait inférer de l'existence de projets à l'existence d'une couche sociale homogène. Cependant la tendance générale de ces revendications qui d'une part tendaient à rompre avec le caractère machinal, parcellarisé, inconscient du travail et d'autre part esquaivaient le problème de l'autorité centrale, de l'état, peuvent laisser penser à une relative autonomie de la part de ceux qui l'élaboraient (à comparer avec les revendications ouvrières, même si celles-ci expriment plus la politique du P.C.F. que les intérêts réels des ouvriers).

L'idéologie latente de ces couches petites-bourgeoises ne s'est pas encore élevée à un niveau politique. Les thèmes d'autogestion ou de participation en sont l'expression la plus élaborée. En effet ces thèmes font la critique des conditions de travail, des conditions de vie et escamotent la distorsion entre la formation et l'emploi, mais ils sont trop grossiers pour permettre une véritable intervention politique autonome. Pour ce faire un deuxième stade devrait être franchi : il s'agirait de critiquer le lieu de travail lui-même, de définir ce dernier comme inutile ou parasitaire, de le situer dans l'appareil de production et plus largement dans la société capitaliste. Ce point de vue a parfois été atteint, non pas scientifiquement, mais subjectivement par certaines dénonciations par des sociologues de la sociologie comme répressive et a trouvé un moment une forme déviée d'expression politique : la mystique populiste propagée par l'ex U.J.C.-ml répondant en effet inconsciemment à ce besoin : on transcendait les interrogations théoriques sur l'utilité sociale de tel travail en une activité politique qui répondait grossièrement à cette interrogation, on se mettait au service du peuple de façon idéaliste parce qu'effectivement on était au service de la bourgeoisie. Le succès de cette idéologie dans des secteurs comme les Beaux Arts ou dans des couches d'intellectuels privilégiés (E.N.S.) est du au fait qu'elle apportait une réponse à une question réelle : quelle est la fonction de ces couches petites-bourgeoises dans la société capitaliste ? Faute d'une analyse marxiste, les éléments les plus conscients de ces couches tendaient à se considérer comme des privilégiés (qu'ils sont de toutes façons) par rapport à un prolétariat quelque peu idéalisé dans sa misère, et ainsi manquaient ce qui fut le fondement de leur geste : l'existence d'une couche sociale en voie d'homogénéisation qui possède des